

# Matériaux pour l'étude du plurilinguisme en contexte ottoman. Le cas de Dosithée II de Jérusalem

Vassa Kontouma

En tant qu'État multi-ethnique, l'Empire ottoman est un espace multilingue qui favorise le plurilinguisme de ses sujets, voire le rend nécessaire à certains niveaux élevés ou subalternes de la société<sup>1</sup>. Si un simple paysan peut se contenter de son dialecte ou patois, et donc d'une forme d'unilinguisme, l'agent administratif qui le contrôle est la plupart du temps forcé à la diglossie<sup>2</sup>, c'est-à-dire à l'usage parallèle d'une langue vernaculaire et d'une langue de chancellerie obéissant à des règles élaborées. Le commerçant s'exerce à un plurilinguisme rudimentaire, non point savant mais vernaculaire. Le lettré mêle arabe, turc et persan dans des proportions variant selon la teneur et la qualité de son instruction. À la cour, les

- <sup>1</sup> L'étude historique du plurilinguisme est un sujet émergent, promis à d'importants développements (Grévin 2016; Pavlenko 2023). En ce qui concerne plus particulièrement l'espace ottoman antérieur au 18<sup>e</sup> siècle, la recherche est encore pour l'essentiel à un stade purement programmatique (Csató *et al.* 2016) ou généraliste (Dursteler 2012), le traitement des cas d'Evliya Celebi (Dankoff 2009) et de Dimitri Cantemir (Leezenberg 2013) constituant une exception. En revanche, le 19<sup>e</sup> siècle ottoman bénéficie d'études plus complètes (Strauss 1995).
- <sup>2</sup> À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les hellénistes Jean Psycharis et Hubert Pernot sont les premiers à engager la réflexion sur la diglossie dans le domaine de la linguistique, en raison notamment des usages de la langue grecque à cette époque (distinction entre καθαρεύουσα et δημοτική). Voir la très utile synthèse de Lüdi 1990, 307. Remarquons par ailleurs que les termes de diglossie – polyglottisme / polyglossie intègrent une dimension hiérarchique, ou du moins une complémentarité fonctionnelle chez un même locuteur, ce que ne fait pas le terme plurilinguisme.

Vassa Kontouma, Ecole pratique des hautes études, France, vassa.kontouma@ephe.psl.eu, 0000-0002-7398-1298

Referee List (DOI 10.36253/fup\_referee\_list)

FUP Best Practice in Scholarly Publishing (DOI 10.36253/fup\_best\_practice)

Vassa Kontouma, *Matériaux pour l'étude du plurilinguisme en contexte ottoman. Le cas de Dosithée II de Jérusalem*, © 2024 Author(s), CC BY 4.0, DOI 10.36253/979-12-215-0646-4.12, in Marcello Garzaniti, Vassa Kontouma, Vasilios N. Makrides (edited by), *Cristiani orientali e Repubblica delle Lettere (XVI-XVIII sec.) / Chrétiens orientaux et République des Lettres (16e-18e s.) / Östliche Christen und die Gelehrtenrepublik (16.-18. Jh.)*, pp. 285-308, published by Firenze University Press, ISBN 979-12-215-0646-4, DOI 10.36253/979-12-215-0646-4

hommes jonglent entre langues orientales et occidentales, en fonction des besoins des délégations en présence, et les femmes ne sont pas en reste<sup>3</sup>. Enfin, tous ceux qui sont collectivement soumis à des ordres – marins, soldats, esclaves – partagent une *Notsprache* ou langue véhiculaire d'urgence qui se superpose à leurs nombreux parlers d'origine<sup>4</sup>.

L'appartenance religieuse ajoute de la complexité au phénomène. Plus un culte est dominant, moins ses représentants semblent contraints à la polyglossie. Ainsi, les dignitaires musulmans se satisfont d'une diglossie mêlant le turc à l'arabe – ou inversement, selon les régions<sup>5</sup>. Les prélats grecs orthodoxes ont principalement recours à une *koinè* ecclésiastique ou au grec de chancellerie, bien que leur subordination aux musulmans les oblige à user du turc ottoman pour leurs affaires administratives, et même du turc vernaculaire au quotidien. Enfin, pour les ecclésiastiques de langues slaves ou orientales, la polyglossie s'avère souvent nécessaire, puisqu'ils entrent en contact, non seulement avec leurs propres langues d'Église, mais aussi avec le grec ou le latin, en fonction de leurs attaches juridictionnelles<sup>6</sup>.

Le but de la présente contribution n'est pas d'appréhender ces phénomènes dans leur ensemble, ni d'élaborer quelque théorie explicative à leur propos, mais d'étudier le cas particulier d'une personnalité influente du 17<sup>e</sup> siècle, pour en dégager des éléments aidant à la compréhension du plurilinguisme – et par là-même des possibles voies d'accès à la République des Lettres – dans l'espace ottoman. Les historiens qui travaillent sur les multilinguismes anciens peinent en effet à identifier des sources explicites, parce que leur objet relève en partie du domaine de l'oralité, par définition évanescant. Or le cas ici retenu, celui de Dosithée de Jérusalem, offre des matériaux abondants qui méritent d'être exploités.

Pourquoi ce cas est-il intéressant? D'abord, parce que Dosithée est un sujet ottoman à part entière qui n'est quasiment jamais sorti des frontières de l'Empire, mais qui y a voyagé sans relâche<sup>7</sup>. Originaire du Péloponnèse, il a parcouru les Balkans, le Proche-Orient, le pourtour de la mer Noire jusque dans le Caucase. Il a résidé à Constantinople, Andrinople, Bucarest, Jassy, Jérusalem. Ecclésiastique tout terrain, il a échangé avec les personnes les plus diverses, étant aussi à l'aise avec les hauts dignitaires de la Porte qu'avec les simples chrétiens rencontrés au cours de ses pérégrinations. Il a négocié avec les autorités ottomanes à Andrinople, Constantinople, Jérusalem, officié devant un public choisi au Pha-

<sup>3</sup> Cfr. Hitzel 1997; Dursteler 2012.

<sup>4</sup> Nous ne nous arrêterons pas ici sur la question controversée de la teneur de cette *Notsprache* en Méditerranée orientale (*volgare venezianeggiante, lingua franca*, etc.). Sur cette question, cfr. en dernier lieu Saglione-Sottile 2019.

<sup>5</sup> Une nuance est apportée par Dursteler 2012, 53, pour lequel les Ottomans étaient moins indifférents aux langues que généralement affirmé.

<sup>6</sup> Lindstedt 2016, 53-56, dresse un intéressant descriptif des langues de prestige dans les Balkans ottomans à l'époque tardive.

<sup>7</sup> Dosithée nous a livré la liste précise de ses nombreux voyages (*Hist.* XIII, 263-267). Si l'on considère que les Pays roumains font partie de l'Empire ottoman, c'est uniquement pour se rendre à Tbilissi qu'il en a passé les frontières. Voir aussi ci-dessous, n. 54.

nar, à Bethléem et à Jassy, publié ses écrits en Moldavie et en Valachie, correspondant avec l'anglais John Covel (1638-1722) et avec le tsar de Russie. Puis, parce que Dosithée est en grande partie autodidacte, et que les langues qu'il a pratiquées ont principalement été acquises par immersion. Son expression est donc marquée par la rudesse de l'oralité et par la perméabilité d'un plurilinguisme à usage non pas lettré, mais pratique. Enfin, parce que les écrits de Dosithée, abondants et parsemés de commentaires et de prises de position personnelles, nous permettent d'appréhender le paysage linguistique qui est le sien, la place qu'y occupent les langues qu'il parle ou qu'il ne parle pas, ainsi que ses vues sur celles-ci.

Le présent article se fonde principalement sur les données fournies par l'*Histoire des patriarches de Jérusalem* (1715 [1722]; rééd. 1983), et surtout par le treizième livre et les *paraleipomena* de celle-ci (1891; rééd. 1982)<sup>8</sup>. Il s'agit de l'écrit le plus long et le plus représentatif de la pensée personnelle de Dosithée<sup>9</sup>, mais aussi du plus accessible, puisqu'il est entièrement digitalisé au sein du *Thesaurus linguae graecae* (TLG 9061.001-007). Un autre document est ponctuellement utilisé ici: le premier inventaire manuscrit (1731) de la bibliothèque du Métochion du Saint-Sépulcre<sup>10</sup>, institution à laquelle la figure du patriarche est intimement liée. Enfin, de l'abondante correspondance du patriarche, on retiendra une lettre datée de 1680 et éditée par Eudoxiu de Hurmuzaki<sup>11</sup>.

## 1. Les langues parlées par Dosithée et ses considérations à leur propos

### 1.1. «Notre parler»: le grec

Né dans une influente famille orthodoxe de la région de Corinthe, le futur patriarche Dosithée est d'abord un locuteur du grec vernaculaire dans ses usages du Péloponnèse. Sa brève notice autobiographique ne mentionne nullement des

<sup>8</sup> Ci-après abrégée *Hist.*, avec indication des livres de I à XIII, selon la pagination de Delèdemos 1983, qui inclut: Dosithée 1715 [1722] pour les l. I-XII; Papadopoulos-Kerameus 1891, pour le l. XIII et les *paraleipomena*. Sur cette œuvre, voir Sarrès 2010, 86-117. Le l. XIII et les *paraleipomena* seront très importants pour notre propos, car non inclus dans l'édition de 1715 [1722], et de ce fait non retouchés par Chrysanthè, leur éditeur de l'époque.

<sup>9</sup> La question de la pensée personnelle de Dosithée est un sujet à part entière, qui ne peut qu'être effleuré ici. En effet, la visée première des écrits du patriarche est pratique. Car Dosithée n'est ni un penseur original, ni un théologien de haut vol, mais plutôt un polémiste et le promoteur énergique de l'indépendance de l'héritage orthodoxe face aux prétentions des deux confessions antagonistes, catholicisme et protestantisme. C'est à la défense de cette cause qu'il consacre les quelques mille pages in-folio de son *Histoire des patriarches de Jérusalem*, un ouvrage qui est le fruit de ses lectures abondantes d'auteurs de toutes époques et de toutes origines, obstinément mises au service de son ambitieux projet. – Sur les positions théologiques de Dosithée, Todt 2002, 683-708.

<sup>10</sup> Cet inventaire manuscrit est conservé dans le *Constantinople [Athènes], Metochion Panaghiou Taphou* 93 (a. 1731). À son sujet, voir l'étude de Lampadaridi 2020, 294-297. Je remercie chaleureusement Anna Lampadaridi de m'avoir permis la consultation de sa transcription inédite de l'inventaire.

<sup>11</sup> Hurmuzaki 1915, 231-237.

études<sup>12</sup>, ce qui laisse penser qu'il n'a pas bénéficié, dans son jeune âge, d'une instruction digne d'être évoquée. Filleul du métropolite de Corinthe Grégoire I<sup>er</sup> Goulanos (ca 1641-1660), il entre au monastère à l'âge de onze ans, et y apprend vraisemblablement ses premières lettres. C'est donc par immersion, déjà, qu'il acquiert les rudiments de la *koinè* d'Église.

N'ayant pas bénéficié d'un cursus classique, Dosithée ne fait pas non plus d'études à l'étranger, comme bien d'autres en faisaient en son temps. Arrivé à Constantinople à l'âge de quinze ans, en tant que jeune clerc, il est intégré au Métochion du Saint-Sépulcre où il est éduqué à la dure:

J'étais pieds nus, dis-je, car en ce temps c'est ainsi que les supérieurs [du Métochion] nous instruisaient, et nous supportions l'instruction avec obéissance et respect envers nos supérieurs<sup>13</sup>.

Mais cette période dure fort peu. Entré au service du patriarche de Jérusalem Païssios (1645-1660) à l'âge de 17 ans, il entreprend avec lui une série de voyages et partage son quotidien. Il est donc à supposer que son apprentissage du grec se poursuit par immersion, aux côtés de ce patriarche, à travers la lecture d'ouvrages et de documents de toute sorte, et par une participation active aux offices patriarcaux. Son écriture heurtée, semi-savante et semi-vernaculaire, pleine de locutions tirées de l'oralité et parfois mêlées à du turc, en témoigne largement.

Devenu à son tour patriarche, Dosithée n'oublie pas la faiblesse de son instruction. Il s'entoure de secrétaires et de scribes, auxquels il demande volontiers de corriger ses textes<sup>14</sup>. Quand il passe outre ses équipes, le manque de correcteurs est perceptible. Ainsi dans son petit *Manuel* contre Jean Karyophyllès († 1692), qu'il publie seul en 1694, presque en cachette, la langue est obscure, très peu soignée<sup>15</sup>. Quant à son œuvre majeure, *l'Histoire des patriarches de Jérusalem*, maintes fois copiée au fil de ses corrections, elle ne paraît pas de son vivant. Elle lorsqu'elle est enfin éditée, de façon posthume, elle a été réécrite par son neveu Chrysante Notaras (1655/1660-1731) qui, lui, maîtrise parfaitement les formes académiques et ecclésiastiques. Expurgée de nombreux passages, presque censurée, elle est aussi neutralisée du point de vue du style – et l'on attend encore de la lire dans son original, conservé dans certains manuscrits<sup>16</sup>.

Pour en avoir été privé, Dosithée a pleinement conscience de l'importance et de la valeur des études. Aussi, toute sa vie durant, il soutient l'activité d'écoles élémentaires dans sa juridiction, et favorise la fondation du *Phrontistèrion* de Trébizonde, de l'Académie princière de Bucarest, ainsi que de l'Académie des

<sup>12</sup> Delèdèmos 1983, vol. XI-XII, 267; Todt 2002, 659-660.

<sup>13</sup> *Hist.* XII, 115: Λέγω δὲ ὅτι ἡμῖν ἀνυπόδητος, χωρὶς σανδαλίων, ἐπεὶ οὕτω τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἐπαιδαγῶγουν ἡμᾶς οἱ προεστῶτες, καὶ οὕτως ἐφέρομεν τὴν παιδαγωγίαν γνῶμη εὐπειθεῖ, καὶ αἰδοῖ πρὸς τοὺς προεστῶτας ἡμῶν.

<sup>14</sup> Kontouma 2020, 260-262.

<sup>15</sup> Sur ce texte, voir en dernier lieu Kontouma 2019, 239-252.

<sup>16</sup> Kournoutos 1953; Sarris 2005.

frères Joannice (1633-1717) et Sophrone (1652-1730) Leichoudès à Moscou, toutes institutions axées sur l'enseignement de haut niveau du grec<sup>17</sup>.

Mais qu'est exactement la langue grecque pour Dosithée? Et tout d'abord, comment la nomme-t-il? On trouve chez lui les expressions *ἑλλάδα φωνή* (*Hist.* XII, 160), *ἑλληνική γλῶσσα* (X, 181), *ἑλληνική διάλεκτος* (XI, 219) et *ἀπλή ἑλληνική γλῶσσα* (VII, 276). À leur côté, il est aussi question de *ῥωμαϊκή διάλεκτος* (XI, 19) ou *ῥωμαῖστί* (VII, 274). Signalons toutefois qu'à une occurrence, *ἑλληνιστί* s'oppose à *ῥωμαῖστί* qui, dans ce cas seulement, désigne le latin classique (V, 124). Plus étonnant, on trouve aussi chez notre patriarche quelques occurrences du terme *γραικιστί*, mais elles renvoient toutes à des sources latines (VI, 324; 419-420). Enfin, Dosithée évoque l'existence d'une forme gréco-turque, en usant de l'expression *τουρκογραικιστί* (XI, 52). Il s'agit d'un lieu-dit, *Ἀγιάκαπι*, à l'étymologie effectivement mixte, ce qui n'était pas forcément un cas isolé dans l'esprit du patriarche.

Doit-on considérer que cette diversité d'appellations correspond à la prise en compte, par Dosithée, de variétés linguistiques différentes au sein du grec? En d'autres mots, notre patriarche effectue-t-il, à l'instar des lettrés de son temps, une claire distinction entre grec savant et grec vernaculaire? La réponse à cette question n'est pas facile à apporter. D'une part, il est certain que Dosithée a conscience des niveaux de correction du grec: ne considérant pas le sien comme suffisamment correct, il fait appel à des secrétaires et des correcteurs pour ses écrits formels. Mais d'autre part, il semble que les frontières entre variétés linguistiques sont loin d'être évidentes pour lui. Dans sa correspondance<sup>18</sup>, ainsi que dans quelques écrits plus spontanés comme le treizième livre de son *Histoire*, les mélanges sont patents.

À mon avis, c'est aussi la raison pour laquelle ses appellations sont fluctuantes. Ainsi, par *ῥωμαῖστί*, il entend habituellement le grec courant, celui qui est parlé à son époque, soit la *ἀπλή ἑλληνική*. Mais il utilise aussi cette expression pour désigner la langue d'un ancien *Typikon* trilingue, grec-géorgien-arménien: «τὸ παρὸν Τυπικὸν ἐγράφη ῥωμαῖστί, ἰβηριστί, ἀρμενιστί» (*Hist.* VII, 274). Et dans un passage assez étonnant, censuré par Chrysanthe, mais qui devait introduire au livre XI de l'*Histoire*, il combine très librement *ῥωμαῖστί* à *ἑλληνιστί*:

En ce temps-là, Théodore Gazès et Georges de Trébizonde étaient actifs à Rome. Ces deux hommes rénouvèrent le parler hellénique (*ἑλληνικὴν διάλεκτον*), qui était éteint depuis 700 ans dans les contrées franques [...]. Par la suite, Andronikos Kontoblakas et Hermotime [= Hermonyme] le Spartiate<sup>19</sup> se rendirent en France, et ils y fondèrent une école rhomaique (*σχολεῖον ῥωμαϊκόν*), et dès lors

<sup>17</sup> Sur les écoles arabes, voir la lettre de Dosithée éditée par Papadopoulos-Kerameus 1897, 270: «Καὶ τὸ Ἀράβικο καὶ τὸ Ῥωμέικο τὰ σχολεῖα νὰ ἔχουν τὴν ἐπιμέλειαν ὅπου τοὺς πρέπει». Sur l'Académie de Bucarest, Dură 1977, 208-209. Sur l'Académie des frères Leichoudès à Moscou, avec lesquels Dosithée s'est par la suite gravement disputé, Chrissidis 2016.

<sup>18</sup> Voir ainsi les lettres envoyées de 1691 à 1706 à la communauté de marchands de Sibiu, et à leur prévôt Palcu Teodor: Caratașu 1991.

<sup>19</sup> Andronikos Kontoblakas fut le maître de Johannes Reuchlin à Bâle avant 1477; Georges Hermonyme de Sparte fut l'un des premiers à enseigner le grec à Paris après 1476.

les Français devinrent philhellènes, même s'ils le furent contre les Hellènes, selon leurs dignes usages antiques. Sous Andronikos le jeune, Chrysoloras fut l'initiateur d'une école hellénique (ἐλληνικὸν σχολεῖον) à Rome<sup>20</sup>.

Contrairement à Chrysanthé, qui distingue clairement les variétés du grec et sait passer de l'une à l'autre, Dosithée reste donc assez peu conscient du phénomène de diglossie. Pour lui, le grec est un seul « parler » – il dit « notre parler » (ἡ ἡμετέρα διάλεκτος; *Hist.* XI, 19) –, la langue dans laquelle il a été nourri (ἡμεῖς οἱ ἀνατραφέντες εἰς τὴν ἐλληνικὴν γλῶσσαν; V, 172), soit un ensemble indifférencié de formes qu'il a 'dans l'oreille' et dont il mêle systématiquement les niveaux. Ce parler – qui inclut le grec classique, le grec ecclésiastique, ancien ou tardif, et le grec vernaculaire – est la langue des *rhomaioi*, c'est-à-dire celle de sa communauté. Il est son héritage et par là-même le marqueur de son identité. Aussi est-il bien plus qu'un outil de communication plus ou moins sophistiqué: comme ensemble, il possède une dimension symbolique élevée.

En particulier, Dosithée lui confère les fonctions suivantes:

- (a) Il est très adapté à la théologie, car riche, dense, lumineux et véridique – et ce, même s'il n'est pas comme l'hébreu la langue des Écritures telles qu'elles ont originellement été inspirées par Dieu (I, 145).
- (b) Il est une langue maîtresse (διδάσκαλος; XI, 19), aussi bien en Orient qu'en Occident. Pour l'Occident, le sujet a rapidement été évoqué plus haut, à propos des écoles fondées à Rome ou en France. Pour l'Orient, le grec permet de mettre en œuvre une mission: veiller au maintien de l'orthodoxie auprès des chrétiens et les préserver de l'erreur latine.
- (c) Il est une langue de témoignage, de contrôle et de réfutation de l'erreur et de l'hérésie (X, 181). Par la traduction, notamment du latin en grec, l'erreur peut être combattue. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les non-Grecs évitent d'y recourir. À la cour ottomane, de nombreuses langues sont parlées, mais l'usage du grec est délibérément rejeté. D'ailleurs, les occidentaux se fondent sur cette absence du grec à la cour pour nier la présence massive d'une hiérarchie hellénophone sur le territoire ottoman (XI, 19).

## 1.2. Une langue respectable: l'arabe

Après le grec, Dosithée semble donner la préférence à l'arabe. Ce choix ne doit pas étonner: rappelons qu'il est un très actif patriarche de Jérusalem, et que

<sup>20</sup> *Hist* XI, 250 [Add.]: Θεόδωρος ὁ Γαζῆς καὶ Γεώργιος ὁ Τραπεζούντιος εἰς τὴν Ῥώμην, οἱ ὁποῖοι ἀνακαίνισαν τὴν ἐλληνικὴν διάλεκτον, ἤδη ἑπτακόσιους χρόνους εἰς τὰ μέρη τῆς Φραγκίας ἐσβεσμένην. [...] Ὑστερα ἐδιάβηκεν εἰς τὴν Φράντζαν Ἀνδρόνικος ὁ Κοντοβλάκης καὶ Ἐρμότιμος ὁ Σπαρτιάτης, καὶ ἀνοῖξαν σχολεῖον ῥωμαϊκόν, καὶ ἀπὸ τότε ἔγιναν οἱ Γάλλοι καὶ φιλέλληνες, ἂν καλὰ καὶ κατὰ τῶν Ἑλλήνων, κατὰ τὸ ἀρχαῖον τῶν φιλότιμον ἦθος. Ἐπὶ δὲ Ἀνδρονίκου τοῦ νεωτέρου ἐπρωτάρχισεν εἰς τὴν Ῥώμην ἐλληνικὸν σχολεῖον ὁ Χρυσολῶρας. – Passage censuré par Chrysanthé et que nous retrouvons dans les *paraleipomena* édités par Papadopoulos-Kerameus 1891.

son clergé est en grande partie arabophone<sup>21</sup>. Mais Dosithée parle-t-il l'arabe? La première fois qu'il se rend en Palestine, en avril 1661, c'est pour l'intronisation du patriarche Nectaire de Jérusalem (1661-1669), qui deviendra son père spirituel et dont il partagera le quotidien. Or Nectaire, moine crétois du Sinaï et homme d'une large culture, connaît suffisamment bien l'arabe pour lire et citer des chroniqueurs médiévaux tels qu'Eutychius d'Alexandrie (933-940) ou Georges al-Makîn (1205-1273), dont il trouve les textes originaux au monastère Sainte-Catherine<sup>22</sup>. Sans doute est-il également à l'aise dans ses échanges avec les chrétiens arabophones. Dosithée, qui l'accompagne durant un an dans ses visites patriarcales dans la région (*Hist.* XIII, 264) a donc l'occasion de s'initier à l'arabe dès l'âge de 20-21 ans. Lui-même évoque les efforts considérables qu'il a fournis (λίαν ἐκοπιάσαμεν: VII, 276) plus tard, pour traduire l'*Histoire ecclésiastique* d'Eutychius «en langue grecque simple» (εἰς ἀπλήν ἑλληνικὴν γλῶσσαν), et de l'aide précieuse qu'il a reçue, dans cette tâche qui le dépassait, de la part de l'archevêque Christodoulos de Gaza (fl. ca 1690), ce dernier ayant d'ailleurs assisté Dosithée dans d'autres traductions importantes:

Qu'il soit noté que nous avons fourni beaucoup d'efforts, et que nous avons traduit en langue grecque simple, grâce au regretté archevêque de Gaza Christodoulos, la *Chronique* d'Eutychius d'Alexandrie, ainsi que les chartes (διπλώματα) que les anciens sultans avaient données aux très saints patriarches de Jérusalem; celles-ci, nous les avons également traduites dans la même langue, afin de trouver les noms de nos patriarches postérieurs à Zacharie. Mais nous n'avons pas pu mener à terme ce travail. Et pour ce qui est d'Eutychius, nous n'en avons tiré qu'un mince bénéfice; pour ce qui est des chartes, aucun<sup>23</sup>.

Mais là n'est pas la seule mention d'une traduction de l'arabe réalisée par ou dans l'entourage de Dosithée. À propos d'un acte daté de 1579 [= AM 7087], soit la démission du patriarche Germain I<sup>er</sup> de Jérusalem (1537-1579) suivie de l'accession au trône de Sophrone IV (1579-1608), Dosithée indique: «celui-ci étant en arabe, nous l'avons traduit en grec», avant de donner le texte complet de sa traduction (*Hist.* XII, 52-54). Toujours à la recherche de sources lui permettant d'étayer l'histoire de sa juridiction, il consulte «une histoire ecclésiastique

<sup>21</sup> Les actes du Synode de Jérusalem de 1672 (*Paris, Bibliothèque nationale de France*, gr. 424) sont signés en grec et en arabe. Voir Kontouma-Garnier 2016, 325-327, avec apparat.

<sup>22</sup> Manousakas 1947, 299, 301-305, 308-310, 312, 314-319.

<sup>23</sup> *Hist.* VII, 276: Σημειωτέον, ὅτι λίαν ἐκοπιάσαμεν, καὶ διὰ τοῦ μακαρίτου Ἀρχιεπισκόπου Γάζης Χριστοδούλου μετεφράσαμεν τὸ χρονικὸν τοῦ Ἀλεξανδρείας Εὐτυχίου εἰς ἀπλήν ἑλληνικὴν γλῶσσαν, καὶ αὐτὰ τὰ τῶν πάλαι Σουλτάνων διπλώματα, τὰ δοθέντα τοῖς ἐν Ἱερουσαλήμ ἁγιωτάτοις πατριάρχαις μετεφράσαμεν εἰς τὴν αὐτὴν γλῶσσαν, ἵνα εὕρωμεν τὰ ὀνόματα τῶν μετὰ τὸν Ζαχαρίαν Πατριαρχῶν ἡμῶν, ἀλλ' οὐδὲν ἐτελειώσαμεν. Καὶ γὰρ ὅσον μὲν ἀπὸ τοῦ Εὐτυχίου ὠφελήθημεν μικρόν τι, ἀπὸ δὲ τῶν διπλωμάτων οὐδέν. – L'original de cette traduction semble avoir été conservé. Il s'agit du ms. *Constantinople [Athènes], Metochion Panaghiou Taphou* 615. Voir Kontouma 2020, 275; 289. – Le fonds du Métochion abrite aussi une petite la collection de manuscrits arabes, dont le *Metochion Panaghiou Taphou* 883, signalé comme contenant une traduction de Christodoulos de Gaza.

arabe» (VII, 147), mais aussi la traduction arabe, par Joseph d'Égypte, des actes des quatre premiers conciles (II, 297; IV, 357). Pour ce dernier texte, il est d'ailleurs possible qu'il ait eu accès à l'édition de William Beveridge (1637-1708)<sup>24</sup>. Enfin, comme pour marquer sa capacité à passer de l'arabe au turc ottoman et vice-versa, Dosithée signale aussi sous forme d'anecdote qu'il cessa de parler au Grand Vizir «avec des mots arabes», pour utiliser «des mots ottomans» (XII, 177: εἶπον δὲ αὐτῷ ἐγὼ λέξεσιν ὀθωμανικαῖς, ἀφεῖς τὰς ἀραβικὰς). Aussi pouvons-nous dire que Dosithée a une connaissance suffisante de l'arabe pour en faire usage lorsque les circonstances l'exigent.

Quel statut et quelle fonction confère-t-il à l'arabe? Notons tout d'abord qu'il n'ignore pas le prestige que les Ottomans attribuent à la langue du Coran. Aussi remarque-t-il, au sujet de Fazıl Mustafa Köprülü (1637-1691), qu'ayant «appris suffisamment les lettres arabes, il passait pour un grand sage auprès des nationaux [= musulmans]» (XIII, 253). En tant que patriarche de Jérusalem, il s'approprie d'ailleurs ce prestige pour faire valoir à la cour ottomane des actes vénérables censés remonter aux origines de l'islam<sup>25</sup>, ainsi le Pacte d'Omar<sup>26</sup>, qu'il qualifie d'ailleurs de *hatt-i-şerif* (Χάτ Σερίφια) selon une terminologie ottomane tardive, et de «règles sacrées» (ιεροὶ τύποι) pour ses lecteurs grecs (XII, 110). Pour faire valoir ses droits sur les Lieux saints, il exhibe aussi, contre les occidentaux notamment, des documents supposément antérieurs aux Ottomans, et dont les originaux sont de ce fait même en arabe (XII, 177). Dosithée se plaît aussi à remonter aux premiers temps de l'islam pour une autre raison: expliquer la perte de terrain du grec au profit de l'arabe. La référence est de nouveau Omar.

Il ordonna que les enfants des chrétiens n'aient pas d'autre instruction, si ce n'est les lettres arabes. [...] C'est alors que les chrétiens orthodoxes, se trouvant sous la contrainte, traduisirent en langue arabe le Triode, les Ménéées, la Paraclétique, les liturgies et les autres livres liturgiques, et que de nombreux auteurs ecclésiastiques, comme Athanase de Jérusalem, composèrent des homélies, des catéchèses, des parénèses en arabe, pour soutenir les fidèles<sup>27</sup>.

<sup>24</sup> Beveridge 1672.

<sup>25</sup> Si Nectaire se réfère à l'*Ahtiname / Ashtinameh* du Prophète Mahomet conservé à Sainte-Catherine, et le fait même traduire en grec «par un interprète» (Manousakas 1947, 312-313), Dosithée évite semble-t-il de s'y référer, peut-être en raison de l'usage abusif qu'en fait Ananias le Sinaïte, avec lequel il se trouve en violent conflit. Sur ce document très controversé, voir Mouton-Popescu-Belis 2005.

<sup>26</sup> Abū Bakr 2006 = RELMIN n°1068.

<sup>27</sup> *Hist.* VI, 448: Καὶ τὰ παῖδια τῶν Χριστιανῶν προσέταξε μὴ μαθηθῆναι ἄλλα γράμματα, εἰμὴ Ἀραβικά [...]. Τότε δὴ καὶ οἱ Χριστιανοὶ οἱ ὀρθόδοξοι βιασθέντες ὑπὸ τῆς ἀνάγκης, μετέφρασαν εἰς ἀραβικὴν γλῶσσαν τὸ Τριῶδιον, Μηναῖα, Παρακλητικὴν, Λειτουργίας, καὶ ἄλλα ἐκκλησιαστικὰ βιβλία, καὶ πολλοὶ ἐκκλησιαστικοὶ μετέπειτα, καθὰ καὶ ὁ Ἱεροσολύμων Ἀθανάσιος, συνέγραψαν ἀραβιστιλόγους, κατηχήσεις τε καὶ παραινήσεις πρὸς στηριγμὸν τῶν πιστῶν. – Notons que les homélies attribuées à Athanase II († ca 1244) ou Athanase IV (1452-1460) de Jérusalem furent éditées en arabe, à Alep, en 1711, avec une préface de Chrysanthé de Jérusalem: Petrova 2024, 274-276. Indication fournie par B. Heyberger, que je remercie.

En raison de cette situation, à la fois favorable aux Grecs, qui peuvent se prévaloir de privilèges concédés à une haute époque, mais aussi défavorable, puisqu'ils ont eu à se défaire de leurs textes liturgiques originaux, le patriarche de Jérusalem se présente comme le dépositaire d'une tradition vénérable, arabe, mais aussi comme le garant d'un pacte et d'un *statu quo*: il se doit de respecter l'arabe, que ce soit dans ses expressions juridiques, liturgiques ou pastorales. Dosithée est conscient de cette responsabilité et ne songe nullement à s'y dérober, que ce soit devant les autorités ou devant sa hiérarchie et les simples fidèles de son patriarcat. À Jérusalem, il favorise ainsi le fonctionnement d'une école d'arabe, à côté d'une école de grec<sup>28</sup>. Il est clair toutefois qu'avec le pouvoir en place, c'est au turc ottoman qu'il a le plus volontiers recours.

### 1.3. Une langue utile à la négociation: le turc ottoman

Comme nous l'avons vu plus haut, Dosithée est entré au service du patriarche Païssios à l'âge de 17 ans (*Hist.* XIII, 263). Il s'est ainsi trouvé très tôt en contact avec les chancelleries ottomanes, Païssios ayant eu, durant cette période, de graves problèmes avec les autorités (XII, 112-116)<sup>29</sup>. Cette fréquentation précoce s'est d'ailleurs poursuivie assidûment, pour mille questions que Dosithée a eu à résoudre par la suite. Elle a aussi été favorisée par sa proximité avec le Grand Interprète Panaghiotès Nikousios († 1673)<sup>30</sup>. Dosithée a ainsi acquis une excellente connaissance du jargon et des usages ottomans, comme il le souligne lui-même au travers d'innombrables récits ou anecdotes. Il sait bien faire la différence entre un *ahidnâme* (Ἀχτιναμέ / διαθήκη χάριτος de Suleyman: XI, 25; capitulation: XII, 177), un *hüccet* (preuve ou procès-verbal; χοντζέτι: XIII, 255, 260), une *fetfa* (φετφάν: XI, 243; φετφάδες: XIII, 260), un *hatt-i-şerif* (décret; Χάτ Σερίφ<sup>31</sup>); il parle de *mütevelli*<sup>32</sup> et de *çavuşbaşı*<sup>33</sup> (μουτεβέλης, τζαουσμπασής: XII, 247); il mentionne les *salavât* (salutations au Prophète; σαλαβάτι: XI, 243). Il signale également qu'un pacha injuste lui avait fait valoir une «lettre ottomane» (γράμμα ὀθωμανικόν: XII, 202). Par moments, il se livre même à des tentatives d'étymologie, ainsi pour expliquer le sens du mot *gânvur* (Νγιαούρ), à partir du persan:

<sup>28</sup> Voir ci-dessus, n. 17.

<sup>29</sup> Il s'agit de l'affaire de «la couronne» ou de «la mitre» qui conduisit Passios en prison, en 1657, sous le coup d'une accusation de connivences avec Moscou.

<sup>30</sup> Kontouma 2017; Kontouma 2023.

<sup>31</sup> Dosithée le définit à plusieurs reprises: Χάτ Σερίφ ἤτοι Χρυσόβουλλον: *Hist.* XII, 90; ἤτοι βεβαιωμένον χειρὶ βασιλικῆ: XII, 107-108; ἤτοι τὸ τῆ χειρὶ τοῦ Βασιλέως βεβαιωθὲν πρόσταγμα: XII, 133.

<sup>32</sup> Le *mütevelli* est un recteur de mosquée, également responsable de la gestion des fondations pieuses (*waqf*) dans l'Empire ottoman.

<sup>33</sup> Le *çavuşbaşı* est le chef des sergents au *Divan-ı Hümayun*. Il est notamment chargé d'accompagner les ambassadeurs lors des visites au sultan.

Ce mot-ci [*gávur*], désigne quelqu'un d'ignorant et de stupide comme un bœuf; il est composé de Νγιαίου, qui signifie bœuf en persan, et de Βέρ, conduire, les deux produisant le mot Νγιαούρ, c'est-à-dire celui qui conduit le bœuf ou se prosterne devant celui-ci, ou alors celui qui est stupide comme un bœuf<sup>34</sup>.

Mais ce ne sont que quelques exemples particulièrement saillants, recueillis çà-et-là. Il serait intéressant – mais telle n'est pas mon intention ici – de relever tous les turcismes non seulement lexicaux mais aussi syntaxiques qui parsèment ses textes et, a fortiori, ceux qui n'ont pas été expurgés par Chrysanthé. Étant donné la fréquence et la teneur de ses échanges avec les autorités ottomanes, il est d'ailleurs assez peu concevable qu'il n'en ait pas maîtrisé pleinement la langue. Dosithée pratique donc le turc ottoman bien mieux que l'arabe, même s'il lui accorde une importance moindre par rapport à ce dernier. Le patriarche ressent par ailleurs une sorte de frustration devant le peu de considération, voire le mépris, que les Ottomans nourrissent envers la langue grecque, qu'ils conçoivent selon lui comme une rivale, et qu'ils interdisent de ce fait à la cour, comme évoqué plus haut:

Au Palais royal et dans toutes les réunions officielles [des Ottomans], ceux qui connaissent le latin, le russe, l'espagnol et toute autre langue l'utilisent pour s'exprimer. En revanche, l'usage de la langue rhomaïque, ils le tiennent comme une honte et un péché, comme si les *Rhōmaioi* étaient leurs seuls adversaires<sup>35</sup>.

Dosithée sait toutefois que cette situation offre aussi quelques avantages: contraints de s'exprimer en turc ottoman, les Grecs ont des rapports plus directs avec les autorités, ce qui leur permet – à l'inverse des occidentaux – de régler leurs affaires avec plus de subtilité et d'efficacité. Ainsi rapporte-t-il avec une certaine satisfaction ce mot du Grand Vizir à des «frères» (Φράροι), qui lui exhibaient, en vain, leurs attestations: «Nous connaissons notre langue bien mieux que vous ne la connaissez» (XII, 177)<sup>36</sup>. Présent au cours de cet échange, le patriarche se considérait certainement inclus dans ce «nous»<sup>37</sup>. Sans oublier

<sup>34</sup> *Hist.* XI, 19: [...] ἡ Νγιαούρ λέξις, ἥπερ δηλοῖ ἄγνωστον καὶ ἀνόητον καὶ παρόμοιον βοῖ, ἀπὸ τοῦ Νγιαίου τοῦ περσιστὶ δηλοῦντος βοῦν, καὶ τοῦ Βέρ τοῦ δηλοῦντος τὸ ἄγει συντεθεῖσα εἰς μίαν λέξιν Νγιαούρ, ἥτοι ὁ ἄγων τὸν βοῦν, ἥτοι προσκυνῶν, ἢ ὡς βοῦς ἄφρων ὢν.

<sup>35</sup> *Hist.* XI, 19: Ἐν τῷ βασιλικῷ Παλατίῳ, καὶ ἐν πάσῃ αὐτῶν συνάξει ἔντιμον, λαλοῦσιν οἱ γινώσκοντες λατινικὴν, ῥωσικὴν, ἰβηρικὴν καὶ πᾶσαν ἄλλην διάλεκτον, τὸ δὲ ῥωμαϊκὴ διαλέκτῳ χρῆσθαι, αἰσχύνῃν ἔχουσι καὶ ἁμαρτίαν, ὡς μόνων Ῥωμαίων ὄντων ἄκρως αὐτοῖς ἀντικειμένων.

<sup>36</sup> Ἡμεῖς γινώσκομεν τὴν γλῶσσαν ἡμῶν πολὺ κάλλιον, ἢ ὑμεῖς αὐτὴν γινώσκετε.

<sup>37</sup> La complicité linguistique de Dosithée avec le Grand Vizir est évoquée dans l'épisode cité précédemment (*Hist.* XII, 177): «Alors que le décret était lu, le Vizir me demandait, à chaque fois qu'un [établissement pieux] était cité: 'Celui-ci, qui le possède?' Et lorsque je lui disais 'les Rhomaioi', il souriait. Et lorsque je lui disais 'les Frères', son visage s'assombrissait. Alors je lui dis à voix basse: 'Seigneur, ce décret, il est clair par quelle voie il a été émis'. Or, comme les mots voie et année sont très proches [*Tarih* et *Tarik*] (ἐπειδὴ δὲ συμπίπτει ἡ λέξις ὁδὸς καὶ ἔτος [*Ταρήχ* καὶ *Ταρήκ*]), le Vizir crut que je lui parlais de l'année, et demanda à celui qui lisait: 'En quelle année ceci a-t-il été fait?' Et celui-ci répondit: en 1405. Mais moi,

un autre avantage: devant des autorités ignorant de plus en plus le grec, les critiques énoncées, voire publiées dans cette langue, devenaient possibles, voire faciles. Or Dosithée ne s'en est point privé.

## 2. Les langues que Dosithée regrette de ne pas connaître

### 2.1. La langue d'inspiration des Écritures: l'hébreu

En sa qualité de patriarche de Jérusalem et de défenseur des Lieux saints, Dosithée accorde une importance très grande à l'histoire du peuple juif et, partant de là, à l'hébreu. Son *Histoire* touche largement à ces sujets, mais pour l'essentiel à partir de sources secondaires, souvent occidentales. Seulement quelques passages semblent issus d'informations directes: caractères hébraïques sur le tombeau de Joseph (*Hist.* II, 253), installation des juifs espagnols dans l'Empire ottoman (XI, 45), affaire Sabbataï Tsevi (1626-1676; XII, 197-200) et des Sabatéens de Thessalonique (XII, 200), considérations sur le Talmud (XI, 46-48)<sup>38</sup>. Pour le reste, Dosithée apparaît comme tributaire d'histoires ecclésiastiques anciennes et modernes, mais aussi des exégètes pour lesquels il nourrit une immense admiration, en particulier Origène (185-253) «qui a appris la langue hébraïque, bien qu'à un âge avancé» (I, 145), et Jérôme (347-420), qu'il considère comme une figure éminente de sa propre juridiction:

Que Jérôme soit dit oriental et hiérosolymitain plutôt qu'occidental [...] et saint des occidentaux (Δυτικῶν ἅγιος). Ce saint était savant en plusieurs langues, ce pourquoi il fut appelé pentaglotte (πεντάγλωσσος), car en plus du parler hébraïque il connaissait excellemment le latin et le grec [...], et apprit dans sa vieillesse les langues des Chaldéens, des Perses et des Mèdes. Car il vécut quarante-sept ans et fut enterré dans la sainte Bethléem où il pratiqua l'ascèse durant de nombreuses années, comme l'écrit Marcellin dans sa *Chronique*<sup>39</sup>.

L'analyse des sources n'est pas encore faite, mais c'est peut-être dans Jérôme que Dosithée puise ses nombreuses étymologies de l'hébreu. Constatant que les Pères «ont emprisonné de nombreux noms hébreux dans une signification grecque» (I, 53)<sup>40</sup>, il affectionne ces bribes de connaissance qui le rapprochent

je lui dis en paroles ottomanes, délaissant l'arabe: 'Je n'ai pas dit année, mais voie, c'est-à-dire artifice et ruse'. Le Vizir me dit: 'J'ai bien compris, mais garde le silence'».

<sup>38</sup> La proximité de Panaghiotes Nikousios a dû peser dans la connaissance que Dosithée avait de ces affaires. Cfr. Koutzakiotis 2014.

<sup>39</sup> *Hist.* III, 93: 'Ο Ἱερώνυμος Ἀνατολικὸς ῥηθεῖη, καὶ Ἱεροσολυμίτης μᾶλλον ἢ Δυτικὸς [...] καὶ Δυτικῶν ἅγιος. Ἦν δὲ ὁ ἅγιος πολλῶν γλωσσῶν εἰδήμων, ὅθεν καὶ πεντάγλωσσος ἐκλήθη, διότι πρὸς τῇ Ἑβραϊκῇ διαλέκτῳ ἐγίνωσκε τὴν Λατινικὴν εἰς τὸ ἄκρον, καὶ τὴν Ἑλληνικὴν [...] καὶ ἐκείνην τῶν Χαλδαίων, τῶν Περσῶν, καὶ τῶν Μήδων γέρων λίαν ὧν ἔμαθεν. Ἐζήσε γὰρ χρόνους ἑνενηκονταεπτὰ, ἐτάφη δὲ εἰς τὴν ἁγίαν Βηθλεὲμ ὅπου τόσους χρόνους ἡσκήτευσεν, ὡς γράφει ὁ Μαρκελῖνος εἰς τὸ χρονικὸν αὐτοῦ.

<sup>40</sup> Πολλὰ ὀνόματα ἑβραϊκά, οἱ θεοὶ πατέρες ἠχμαλώτισαν εἰς ἑλληνικὴν ἔννοιαν.

de la langue originale de l'Ancien Testament (I, 45), mais aussi des Apôtres et de leurs successeurs, dont il reconnaît l'ancrage dans la tradition juive (I, ch. 2, *passim*). À ce sujet d'ailleurs, il se rallie à l'idée d'une première version hébraïque de l'Évangile de Matthieu (I, 54).

Enfin, Dosithée ne perd pas de vue des aspects relevant du débat théologique de son époque concernant en particulier la version de référence de l'Ancien Testament. Souhaitant préserver l'autorité de la Septante face à celle de la Vulgate, il n'hésite pas à se référer aux luthériens de Wittemberg pour leur connaissance de l'hébreu :

Ce que pensent les papistes [...], c'est-à-dire que la traduction de Jérôme [...] est un témoignage plus fiable pour l'Église que la traduction des Septante, est vain. Car la traduction des Septante fleurit et revit dans l'Église. Et certes, les luthériens de Wittemberg se vantent de lire les Écritures en hébreu et de comprendre leur signification. Toutefois Luther lui-même<sup>41</sup>, contraint par la vérité, dit que pour le texte de David, mieux vaut maintenir la traduction usuelle des livres des Écritures<sup>42</sup>.

## 2.2. Le latin, entre admiration et frustration

Venons-en maintenant à une langue vis-à-vis de laquelle Dosithée entretient un rapport particulièrement complexe: le latin. Comme il a été dit, notre patriarche n'a pas fait d'études en Occident, contrairement à plusieurs de ses contemporains ayant accédé à de hautes dignités, et sa connaissance du latin est inexistante. Pour un homme aussi actif et avide de lectures que lui, une telle situation est nécessairement frustrante, à une époque où le latin est, par excellence, la langue de la culture, de la diplomatie, mais aussi de la controverse religieuse. Par moments, notre patriarche semble même agacé par son ignorance du latin. En 1689, dans la longue liste d'imprimés qu'il commande à John Covel, il précise:

Qu'il soit rappelé que les livres énumérés ci-dessus, s'ils se trouvent être [édités] en grec seulement, nous les voulons en grec; s'ils ne se trouvent pas être en grec seulement, mais en [édition] bilingue grec-latin, nous les voulons en bilingue grec-latin. Mais s'ils ne se trouvent ni en grec seulement, ni en bilingue grec-latin, mais seulement dans [une édition] latine, alors nous ne les voulons pas<sup>43</sup>.

<sup>41</sup> Luther 1533, commente en effet sa traduction des Psaumes en relevant tous les problèmes posés par l'hébreu.

<sup>42</sup> *Hist.* II, 512: Τὸ δὲ θαρρεῖν τοὺς παπιστὰς νονομικένοι [...] τὸν Ἱερώνυμον [...] εἶναι εἰς μαρτυρίαν ἀξιόπιστον εἰς τὴν Ἐκκλησίαν, μᾶλλον τῆς ἐρμηνείας τῶν ἐβδομήκοντα, ἐστὶ μάταιον. Ὅθεν καὶ ἡ ἐρμηνεία τῶν ἐβδομήκοντα θάλλει καὶ ἀναζή εἰς τὴν Ἐκκλησίαν, ἀλλὰ καὶ οἱ Λούτεροι ἀπὸ Βιτεμπεργίδος [...] ἀχούσιν ὅτι ἀναγινώσκουσιν ἐβραϊκῶς τὴν γραφήν, καὶ κατανοοῦσι τὴν ἐννοίαν αὐτῆς, πλὴν ὁ μὲν ὁ Λούτερος αὐτὸς ὡσπερ βιαζόμενος ὑπὸ τῆς ἀληθείας λέγει εἰς τὸ ὑπόμνημα τοῦ Δαβὶδ, κάλλιον ἢν κεκρατῆσθαι τὴν συνήθη μεθερμηνευσίαν τῶν βιβλίων τῆς γραφῆς.

<sup>43</sup> Ms. *Londres, British Library, Harley 6943* (1672-1711), f. 92<sup>v</sup>: «Ἐστω καὶ τοῦτο εἰς ἐνθύμησιν, ὅτι τὰ ἀνωθεν γεγραμμένα βιβλία, ἂν εὐρίσκονται μόνον ἑλληνικά, ἑλληνικά τὰ θέλομεν· ἂν

Pourtant, le patriarche possède dans sa bibliothèque personnelle quelques manuscrits en latin, sans doute offerts par ses correspondants<sup>44</sup>. Les ouvrages bilingues dont fait état l'inventaire du Métochion sont nombreux, et plusieurs lexiques latins y figurent également<sup>45</sup>: *Glossarium Graeco-barbarum* de J. Van Meurs (Munich 1610), *Dictionarum Latinum, Synonymia Latino-Graeca* de M. Ruland et D. Hæschel (Cologne 1624), *Dictionarum Latinum, Graeco-Barbarum et Litterale* de S. Portius (Paris 1635), *Ianua Linguarum Reserata* de I. A. Comenius (Amsterdam 1642), *Lexicon graeco-latinum* de J. Scapula (Bâle 1665). À noter également la présence du *Θησαυρὸς Τετράγλωσσος – Thesaurus quatuor linguarum* de Gérasimos Vlachos (Venise 1623), qu'il ne pouvait en aucun cas ignorer.

Dosithée encourage grandement son neveu Chrysante à apprendre le latin, avec un réel succès, et l'envoie même à Padoue. La question des traductions l'occupe également, que ce soit du grec au latin, ou du latin au grec. Dans le premier cas, il souhaite faire traduire l'ouvrage de Nectaire de Jérusalem, *Contre le primat du Pape*; c'est John Covel qui se charge de cette importante entreprise de traduction commentée, qui durera plusieurs décennies mais ne verra jamais le jour<sup>46</sup>. Dans le second, il mesure toute l'importance de disposer de traductions grecques de textes théologiques latins, que ceux-ci soient des Pères anciens, comme Augustin (354-430) ou Grégoire le Grand (590-604)<sup>47</sup>, des docteurs médiévaux comme Thomas d'Aquin (1225/26-1274)<sup>48</sup>, ou des polémistes occidentaux de son temps, catholiques ou protestants. Il met ainsi beaucoup d'énergie à rassembler les traductions de Maxime Planoudès (1255/60-1305/10)<sup>49</sup>, Dèmètrios Kydônès (1324-1398), Georges Scholarios (ca 1400-ca 1472), et loue Hilarion Kigalas (1624-1681) car il a traduit pour Nectaire les thèses de Pedro Mateo de Lara Barnuevo (fl. 1665; *Hist.* XII, 160)<sup>50</sup>. Pour sortir vainqueur d'une polémique, il est en effet indispensable de bien connaître, non seulement son adversaire, mais aussi la validité et la véracité – voire l'authenticité – de ses sources.

Voyant les Latins interpréter faussement les paroles des Pères occidentaux, le [Métropolitain Marc] d'Éphèse dit pour les combattre, 'à peine connaissons-nous les noms des saints occidentaux'. Mais en fait, il est évident que les orientaux avaient connaissance des saints occidentaux [...]. Ainsi, Maxime Planoudès

δὲν εὐρίσκονται μόνον ἑλληνικά, ἀλλὰ γραικολατίνα, τὰ θέλλομεν καὶ γραικολατίνα· ἂν ὁμως μῆτε μόνον ἑλληνικά εὐρίσκονται, μῆτε μόνον γραικολατίνα, ἀλλὰ λατινικά μόνον, δὲν τὰ θέλλομεν» (Kontouma 2022, 267).

<sup>44</sup> Kontouma 2020, 262, n. 24.

<sup>45</sup> Sur cet inventaire, cfr. ci-dessus n. 10.

<sup>46</sup> Kontouma 2023.

<sup>47</sup> Dosithée consacre un chapitre à Grégoire le Grand, dont il déplore l'ignorance du grec (πλὴν ὁ Γρηγόριος, ὡς αὐτὸς ὁμολογεῖ, τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν οὐκ ἐγίνωσκε), mais loue les écrits dont il explique l'entrée dans l'Église orientale (*Hist.* VI, 222-223).

<sup>48</sup> Kontouma 2020, 277, 280, 285.

<sup>49</sup> Kontouma 2020, 260.

<sup>50</sup> Gabriel 2013, 204-208.

traduisit le *De Trinitate* d'Augustin dans la langue grecque et, sous le règne de Jean Cantacuzène, Kydônès traduisit quelques-uns des écrits de Thomas d'Aquin; et auparavant, après le schisme, les orientaux connaissaient les déviances des Latins, qui apparaissaient de temps à autres, et leurs auteurs. Et voyant toujours les Latins mésinterpréter les saints, ils comprirent qu'ils devaient apprendre la langue latine, et interpréter leurs écrits dans le but d'apporter un témoignage et une confirmation en appui des dogmes divins, comme on le voit pour Nil et Scholarios et de nombreux autres<sup>51</sup>.

Ignorant le latin, Dosithée s'en méfie enfin, non seulement en raison des usages des polémistes, mais aussi parce que, par sa nature-même, cette langue lui semble peu adaptée à la théologie. Aussi reprend-il un lieu commun, ressassé depuis le Concile de Florence: «Leur langue et leur parler sont étroits, et ils n'ont qu'un seul mot pour désigner l'essence (οὐσία) et l'hypostase (ὑπόστασις), à savoir *substantia* (ὑπόστασις)». Là se trouve d'ailleurs, selon lui, la raison pour laquelle «Italiens et orientaux se sont disputé» à l'origine (II, 438)<sup>52</sup>.

### 2.3. Ignorées mais familières: les langues caucasiennes, arménien et géorgien

Signalons tout de suite que notre patriarche ne connaît ni l'arménien, ni le géorgien, ni aucune autre des langues des populations chrétiennes minoritaires qu'il est amené à côtoyer à Jérusalem. Pourtant, il ne manque pas de rappeler qu'il fréquente ces chrétiens, et qu'il s'entretient avec eux. Ainsi, dans les *Actes* du synode de Jérusalem de 1672, au sujet de la présence réelle, il précise que même ceux qui ont dévié de l'orthodoxie conservent cette doctrine, «comme il le constate lui-même», dans son patriarcat, «en paroles et en actes»:

Les choses qui viennent d'être dites sont par ailleurs confirmées par le discours des hérétiques, Nestoriens [...], Arméniens, Coptes, Syriens et Éthiopiens – que ce soient ceux qui habitent sous l'équateur et au-delà, ou ceux du tropique Nord, que les gens d'ici appellent communément *habesha* (Χαμπέσιοι) [...]. Au sujet du but et du nombre des saints sacrements [...], leur foi est la même que celle de l'Église universelle, comme nous le voyons à toute heure de nos propres yeux, et l'apprenons par la sensation et le discours, ici, dans la sainte ville de Jérusalem,

<sup>51</sup> *Hist.* X, 181: 'Ο Ἐφέσου βλέπων τοὺς Λατίνους παρερμηνεύοντας καὶ παραχαράττοντας τὰ ῥητὰ τῶν Δυτικῶν πατέρων, ἀγωνιστικώτερον εἶπε τό, μόλις γινώσκομεν τὰ ὀνόματα τῶν Δυτικῶν ἁγίων, ὅτι γὰρ εἶχον οἱ Ἀνατολικοὶ τὴν εἶδησιν τῶν Δυτικῶν ἁγίων, πασιδηλόν ἐστὶ [...]. Καὶ δὴ Μάξιμος ὁ Πλανούδης μετέφρασε τὸ τοῦ Ἀύγουστίνου περὶ Τριάδος εἰς τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν, καὶ ἐπὶ Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ μετέφρασεν ὁ Κυδώνης τινὰ τῶν συγγραμμάτων Θωμᾶ τοῦ Ἀκβίνα, καὶ τῶς, μετὰ τὸ σχίσμα ἐγίνωσκον οἱ Ἀνατολικοὶ τὰς κατὰ καιροὺς παρεκτροπὰς τῶν Λατίνων, καὶ τοὺς συγγραφεῖς αὐτῶν, καὶ ὅλως βλέποντες τοὺς Λατίνους παρερμηνεύοντας τοὺς ἁγίους, συνείδον μαθεῖν τὴν λατινικὴν γλῶσσαν, καὶ ἐρμηνεύειν τὰ συγγράμματα αὐτῶν εἰς μαρτυρίαν καὶ βεβαίωσιν τῶν θείων δογμάτων, ὡς φαίνεται παρὰ τῷ Νείλω καὶ τῷ Σχολαρίῳ καὶ ἄλλοις πολλοῖς.

<sup>52</sup> Ἐνταῦθα πρὸς ἀλλήλους οἱ Ἰταλοὶ καὶ οἱ Ἀνατολικοὶ διηνέχθησαν [...]. στενὴ ἡ γλῶσσα αὐτῶν καὶ ἡ διάλεκτος, καὶ μίαν λέξιν ἔχουσιν ἐπὶ τε τῆς οὐσίας καὶ τῆς ὑποστάσεως τὴν ὑπόστασιν.

dans laquelle la plupart de [ces gens] habitent depuis toujours ou continuent de venir, [et donc par ce qu'ils nous en apprennent,] fussent-ils savants – autant que cela est possible dans leur cas – ou simples particuliers<sup>53</sup>.

Mais Dosithée ne connaît pas seulement ces communautés pour les côtoyer à Jérusalem. Il s'est aussi rendu par deux fois dans les parties orientales de l'Empire, dans le Pont, et même au-delà de la frontière ottomane, dans le Caucase<sup>54</sup>. Son premier voyage, il l'a fait en tant que membre de la mission conduite par Païssios de Jérusalem, en 1658-1659 (*Hist.* XII, 118: ἐπλευσεν εἰς Σινώπην μετὰ τῆς συνοδίας αὐτοῦ, ἣ συγκατελεγόμην ἀργῶ). Il en donne un récit complet, dans lequel il signale aussi quelques spécificités phonétiques et grammaticales de la langue géorgienne, sur lesquelles son esprit curieux ne manque pas de s'arrêter: ainsi pour la forme des possessifs (XII, 126), ou la prononciation du K grec en H (XII, 126)<sup>55</sup>.

Son second voyage a lieu en 1681<sup>56</sup>. Cette fois, il est lui-même à la tête d'une mission qui a pour but de régulariser les dettes des Géorgiens vis-à-vis du pouvoir ottoman<sup>57</sup>. À cette occasion, il ne réside pas moins de quarante-deux jours à Tbilissi (XII, 193), ville dont le nom retient d'ailleurs son attention (XII, 191<sup>58</sup>). De cette visite, il semble avoir gardé un souvenir ému.

Nous arrivâmes à Tbilissi le 17 juin [1681], et là il y eut une cérémonie d'accueil, car les enfants des princes, les archontes, le catholicos, les évêques et le peuple des

<sup>53</sup> Kontouma-Garnier 2016, 323-324, l. 1271-1284: Συνίστησι δὲ τὰ εἰρημένα καὶ ὁ παρὰ τῶν αἰρετικῶν λόγος· Νεστοριῖται [...], Ἀρμένιοι τε καὶ Κόπται καὶ Σύριοι καὶ ἔτι Αἰθίοπες οἱ ὑπὸ τὸν ἰσημερινὸν καὶ ἐπέκεινα τούτου κατὰ τὸν χειμερινὸν τροπικὸν οἰκοῦντες, οὗς καὶ Χαμπεσίους οἱ ἐνταῦθα κοινῶς ὀνομάζουσιν [...]. Περὶ μέντοι τοῦ σκοποῦ καὶ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν ἱερῶν μυστηρίων [...], ὡσαύτως πιστεύουσι τῇ καθολικῇ Ἐκκλησίᾳ, ὡς αὐτοῖς ὄμμασι ὄσαι ὥραι βλέπομεν καὶ αἰσθῆσαι καὶ λόγῳ μαθάνομεν, ἐνταῦθα ἐν τῇ ἀγίᾳ πόλει Ἱερουσαλήμ, ἐν ἣ ἀπὸ πάντων καὶ οἰκοῦσι καὶ πάντοτε ἐπιδημοῦσι πλείστοι ὅσοι παρ' αὐτῶν, σοφοὶ τε, ὅσον τὸ κατ' αὐτοῦς, καὶ ἰδιῶται.

<sup>54</sup> La mission de 1658-1659 arrive jusqu'au port de Kobulet (Κουπουλέτι / Copolet) en Gourie (*Hist.* XII, 129). Celle de 1681-1682 pousse en revanche jusqu'à Tbilissi (XII, 193). Ce sont sans doute les seules occasions où Dosithée sort des confins de l'Empire ottoman. Il parle lui-même de Kars comme de la partie la plus orientale de l'Empire (XII, 189: ἀπῆλθομεν εἰς Κάρισαν πόλιν Περσαρμενίας, ἀνατολικωτάτην οὖσαν τῆς ἀρχῆς τῶν Ὀθωμανῶν), et rappelle les difficiles rapports avec la Perse.

<sup>55</sup> Sur ce voyage, voir également Popescu 2010.

<sup>56</sup> Le récit de ce second voyage est consigné dans *Hist.*, XII, p. 184-195. Ses principales étapes sont les suivantes: 11 février 1681, départ de Constantinople; 6 avril, arrivée à Trébizonde; 21 mai, arrivée à Théodosiopolis / Erzurum, et départ le 1<sup>er</sup> juin, pour Kars; 17 juin arrivée à Tbilissi; 17 septembre, début du voyage de retour par Trébizonde, Sinope, Héraclée du Pont; 20 novembre 1681, arrivée à Constantinople, où Dosithée se livre à une distribution de «bourses» (πυργία) destinées à couvrir les dettes des Ibères (XII, 194).

<sup>57</sup> Cfr. *Hist.* XII, p. 184-187; voir aussi Janin 1913, 217. Dosithée agit officiellement pour le compte des Ottomans, en vertu de sa qualité de patriarche responsable des communautés orthodoxes de Palestine, où l'Église autocéphale de Géorgie possède de nombreux biens ecclésiastiques.

<sup>58</sup> Τὸ Τιφλίζιον λέγεται τροπή τοῦ π' εἰς τ', καθότι Πιτλίζιον λέγεται διὰ τὰ ἐν αὐτῷ ἀξιολογώτατα θερμὰ ὕδατα.

orthodoxes et des Arméniens sortirent avec des croix et des icônes saintes hors de la ville [pour venir au-devant de nous]. Car nous avons par trois fois risqué le naufrage dans la mer Noire. [Puis,] depuis Théodosioupolis [= Erzurum], nous nous rendîmes jusqu'aux confins de l'Ibérie avec un décret royal [= ottoman] que nous avons, et une escorte royale. À Tbilissi, nous avons réparé la dette des monastères [ibères] de Jérusalem, de la façon dont ceci est consigné dans les registres du Saint-Sépulcre<sup>59</sup>.

Arméniens comme Géorgiens orthodoxes semblent donc bien disposés à l'égard du patriarche de Jérusalem, et cela est réciproque, contre toute attente<sup>60</sup>. Mais une chose indispose grandement Dosithée, notamment lors de son passage à Théodosioupolis: la récente immixtion des Jésuites, qui agissent auprès de certains groupuscules arméniens et les séduisent avec des mensonges et des libéralités pour les précipiter «du brouillard de l'erreur aux ténèbres du papisme»<sup>61</sup>. «Les exemptant de certains jeûnes et autres choses absurdes», «ils les autorisent aussi à célébrer en arménien et en latin» (XII, 189). Ces phénomènes sont heureusement très limités. Même les Arméniens semblent étonnés de cette propagande, comme Dosithée l'indique par une digression, au sein de sa synthèse sur l'histoire de l'Arménie (XII, ch. 7):

Ayant traduit des pseudo-histoires arméniennes dans leur langue, et les ayant imprimées, les Latins mentent tellement, que même les Arméniens s'étonnent de leurs inventions, et disent ne rien savoir de ce que les Latins racontent à leur sujet<sup>62</sup>.

À propos des chrétiens orientaux avec lesquels il entre en contact, Dosithée oscille donc entre une forte volonté de les maintenir dans l'orbite de son patriarchat, face au prosélytisme catholique matérialisé par un nouveau bilinguisme liturgique arménien-latin, et des difficultés insurmontables liées, non seulement à des appréhensions doctrinales, mais aussi à de réels obstacles géopolitiques et à une grande difficulté à communiquer.

<sup>59</sup> *Hist.* XII, p. 190: Ἐφθάσαμεν δὲ εἰς Τιφλίζιον Ἰουνίου ἑπτακαιδεκάτη, ἐν ἣ ἐγένετο ὑπαντή, καθότι ἐξήλθον πεζοὶ οἱ τε Αὐθεντόπαιδες καὶ Ἄρχοντες καὶ ὁ Καθολικὸς καὶ οἱ Ἀρχιερεῖς καὶ ὁ λαὸς τῶν ὀρθοδόξων καὶ Ἀρμενίων μετὰ Σταυρῶν καὶ Εἰκόνων ἁγίων ἔξω τῆς πόλεως. Ὅτι ἐκινδυνεύσαμεν τρίς ἐν τῇ μαύρῃ θαλάσῃ. Ὅτι ἀπὸ Θεοδοσιουπόλεως ἕως τῶν ὀρίων τῆς Ἰβηρίας ἀπήλθομεν μετὰ βασιλικοῦ ὀρισμοῦ, ὃν εἶχομεν, καὶ μετὰ βασιλικῶν ἀνθρώπων. Διωρθώσαμεν δὲ ἐν Τιφλίζιω τὰ περὶ τοῦ χρέους τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις Μοναστηρίων αὐτῶν, ὡς κεῖται ἐν τοῖς καταστίχοις τοῦ ἁγίου τάφου.

<sup>60</sup> Dosithée est généralement très dur à l'égard des Arméniens, ses rivaux les plus actifs à Jérusalem. Dans *Hist.* XII, 186, il considère que «Francs et Arméniens sont les deux ailes de Satan» (αἱ δύο πτέρυγες τοῦ Σατανᾶ Φράγγοι καὶ Ἀρμένιοι).

<sup>61</sup> *Hist.* XII, 192: Τοῖς Γιεζουβίταις, οἵτινες ἕως τοῦ νῦν μετέβαλον τινὰς τῶν ἐκεῖ Ἀρμενίων εἰς παπισμὸν, ταῦτ' ἔπειν ἀπὸ ὀμίχλης εἰς σκότος, μέσῳ τῆν ἡδογῆν καὶ τῆν γαστιμαργίαν χρώμενοι.

<sup>62</sup> *Hist.* XII, 164: Οἱ δὲ Λατίνοι Ἀρμενικὰς δὴθεν ἱστορίας μεταφράσαντες εἰς τὴν γλῶσσαν αὐτῶν, καὶ τυπώσαντες αὐτάς, τοσοῦτον ψεύδονται, ὥστε καὶ αὐτοὺς τοὺς Ἀρμενίους θαυμάζειν λίαν ἐν τοῖς πλάσμασιν αὐτῶν, καὶ λέγειν, μὴ ἔχειν ὄλως εἶδησιν τῶν τοιούτων ὧν οἱ Λατίνοι ἱστοροῦσι περὶ αὐτῶν.

### 3. Les langues à la fois présentes et absentes du paysage linguistique de Dosithée

On ne saurait clore la présente enquête sans s'arrêter sur quelques langues dont Dosithée ne dit rien dans son *Histoire*, mais dont il en a régulièrement fréquenté des locuteurs. Tout d'abord, qu'en est-il des langues occidentales, dont il nous dit qu'elles étaient en usage à la Porte? Il est évident que notre patriarche se fait fort de ne parler ni le français, ni l'anglais, sans doute pour ne pas donner prise à des sollicitations compromettantes. Il revient donc à ses interlocuteurs occidentaux de parler le grec, s'ils souhaitent s'approcher de lui. Rares sont ceux qui y parviennent: John Covel, locuteur aguerri du grec vernaculaire, est le seul étranger à avoir su tisser des liens d'amitié et une correspondance privée avec notre patriarche<sup>63</sup>. En revanche, le marquis Charles Olier de Nointel (1635-1685) et Antoine Galland (1646-1715) n'ont jamais pu s'entretenir directement avec lui<sup>64</sup>, malgré une tentative faite dans un grec vernaculaire d'une grande faiblesse<sup>65</sup>. Concernant l'italien, nos informations sont encore plus minces. Toutefois, si Dosithée a consulté le *Thesaurus* quadrilingue de Gerasimos Vlachos (1607-1685), il a dû avoir quelque vague notion d'italien – langue qui pour lui n'est probablement qu'une forme vernaculaire du latin (*Hist.* II, 438; X, 476). Quant à l'espagnol, il le mentionne (XI, 19), le confond avec le ladino (XII, 200), mais ne semble pas lui porter un quelconque intérêt.

Comme pour les langues occidentales, notre patriarche ne semble pas s'intéresser aux langues slaves. Tout au plus cite-t-il une fois le russe dans son *Histoire*, comme langue parlée à la Porte (XI, 19). Et malgré ses voyages à Belgrade ou Sofia (XIII, 265), malgré des relations suivies avec Moscou, il ne livre aucune considération sur le serbe, le bulgare ou le russe. Qu'il ignore le russe est d'ailleurs attesté par une correspondance qu'il a avec Nicolas Milescu (1636-1708): ayant demandé à ce dernier le récit de sa mission en Chine, il se voit répondre que le texte, en russe, attend d'être traduit en grec pour lui être envoyé<sup>66</sup>.

Venons-en enfin au roumain, langue émergente à l'époque, et dont la connaissance par notre patriarche pose question. Avant 1669, Dosithée est en effet exarque du Patriarcat de Jérusalem en Moldavie et en Valachie et, après son accession au patriarcat, il y réside également pour de longues périodes. Il y mène des actions d'envergure, non seulement avec des Grecs<sup>67</sup>, mais aussi avec des familles de boyards et des ecclésiastiques locaux. Présent à Bucarest en 1680, il confirme par une lettre officielle les privilèges accordés par le prince Șerban Cantacuzène

<sup>63</sup> Kontouma 2023.

<sup>64</sup> Kontouma 2023, 288-291.

<sup>65</sup> Le ms. *Paris, Bibliothèque nationale de France*, fr. 6139, f. 2<sup>r</sup>-3<sup>v</sup> contient le brouillon d'une lettre de Nointel à Nectaire de Jérusalem, datable de février 1672. Par cette lettre, écrite dans un grec particulièrement mauvais, Nointel prie Nectaire de transmettre à «son successeur» Dosithée les thèses calvinistes à combattre. Cfr. Kontouma 2023, 288-289.

<sup>66</sup> Dură 1977, 80.

<sup>67</sup> Dură 1977; Caratașu 1991.

(1640-1688) au monastère de Cotroceni nouvellement édifié. Quelques années plus tard, il signe – peut-être à contre-cœur<sup>68</sup> – la préface de la traduction roumaine de la Bible de ce même Şerban (Bucarest 1688), traduction annoncée en ces termes dans l'édition vénitienne de la Bible faite par Nicolas Glykès (1687), sur financement du prince: «la traduction des Divines Écritures [...], de la langue hellénique au parler des Mysiens et des Dacopéans»<sup>69</sup>. En 1692, de nouveau présent dans les Principautés danubiennes, il est de son propre aveu témoin de mariage de Stanca, la fille du prince Constantin II Brâncoveanu (1654-1714), et de Radu Iliaş, le fils du prince Iliaş Alexandru<sup>70</sup>.

Signataire de la préface de la Bible de Şerban, il n'ignore pas la production éditoriale en langue roumaine, alors en plein essor, et en arrive même à l'envisager<sup>71</sup>. Enfin, on retrouve dans la bibliothèque du Métochion un «Lexique Valaque» (Λεξικὸν βλάχικον) très certainement manuscrit, dont on ignore s'il a appartenu à Dosithée ou à son neveu Chrysanthe, mais qui est bien présent dans leur collection<sup>72</sup>. Dosithée est donc au contact du roumain durant de longues années, et témoin de son ascension en tant que langue littéraire et liturgique. Toutefois, il n'évoque jamais cette langue dans son *Histoire*, à l'exception d'une étymologie: «le monastère de Cetăţuia, ce qui signifie petite forteresse» (τὸ Μοναστήριον τὴν Τζεταζοῦϊαν, ὃ δηλοῖ μικρὸν κάστρον) (XII, 151).

Pourquoi ce silence? Les réponses qui peuvent être apportées, en l'état actuel de l'enquête, ne sont que des conjectures, et ne sont pas dépourvues de contradictions. On peut ainsi supposer que lors de ses longs séjours en Moldavie et en Valachie, Dosithée a expérimenté personnellement le climat anti-Grecs qui prévalait dans les Principautés, et a limité ses fréquentations au milieu hellénophones<sup>73</sup>. Ou qu'il méprisait tout simplement le «parler des Mysiens et des Dacopéans», langue de peu de poids face au grec, langue «διδάσκαλος». Toutefois, notre patriarche, qui en avait vu d'autres à Constantinople ou en Palestine<sup>74</sup>, n'était pas du style à se confiner dans des milieux protégés. Homme de terrain, soucieux de ses intérêts, contrôlant tout et tous, il était prompt à s'immerger dans les réalités diverses qu'il rencontrait, et ne tardait pas à s'en imprégner. Un exemple

<sup>68</sup> Căndea 1969, 361-362.

<sup>69</sup> Prologue dédicatoire à Şerban Cantacuzène: Glykès 1687, [III]: Ἡ τῶν Θεῶν Γραφῶν διὰ σου μεθερμηνεύσεις καὶ μετάφρασις, ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος φωνῆς εἰς τὴν τῶν Μυσῶν καὶ Δακοπαίωνων διάλεκτον, τὸν σὸν πρὸς τὰς Ἱερᾶς [...] βίβλους ἔρωτα [...] παριστάνουσα.

<sup>70</sup> Hurmuzaki 1915, 287-288.

<sup>71</sup> *Hist.*, XII, 204 : «En l'année mille six cent quatre-vingt, étant à Jassy et voyant que les Moldaves possédaient des presses alors que les Grecs n'en avaient pas, nous brûlions en notre cœur» (Ἐν ἔτει δὲ χιλιοστῷ ἑξακοσιοστῷ ὀγδοηκοστῷ ὄντες εἰς Γιάσιον, καὶ ἰδόντες τοὺς μὲν Μολδαβίους τύπον ἔχοντας, τοὺς δ' Ἕλληνας οὐ, ἐκαίόμεθα τὴν καρδίαν). Kontouma 2023, 305-306.

<sup>72</sup> Lampadaridi 2020 et ci-dessus, n. 10. Tous les lexiques slavons-roumains de cette époque connus sont manuscrits (Ginsac-Ungureanu 2018), mais rien n'indique dans l'inventaire de 1731 qu'il s'agit de l'un de ceux-ci.

<sup>73</sup> Cotovanu 2016.

<sup>74</sup> Kontouma 2023, 293.

intéressant de la langue qu'il devait entendre à la cour de Șerban Cantacuzène, et qu'il devait manier lui-même avec plus ou moins d'habileté, est contenu dans sa lettre d'avril 1680, relative aux privilèges du monastère de Cotroceni<sup>75</sup>. Dans ce document, on relève en effet un nombre important de mots phonétiquement calqués sur le roumain, et dont aucun n'existe en grec: βάμα (vamă), βαμτζίδες (vameși), βιναριτζέροι (vinăriciuri), βιναριτζιον (vinărici), βίνου (vin), βιστιαρία (vistierie), βορνίκος (vornic), γαλιάτα ou γγαλιάτα (găleată), γγλώπα (gloabă), διάλον (deal), δίσμα (dijmă), ζουδέτζον (judet), μερτικίων (mertice), μπανίων (bani), ὄκνα (ocnă), πάλτα (baltă), περκαλάποι (pârcălabi), πλοκόνι (plocon), πολοβάνια (bolovani), σλούζπα (slujbă), σουλτζι (sulgiu), στολιτζέλος (stolnicel), τζάρα (țară); auxquels s'ajoutent des calques phonétiques du turc sans doute utilisés dans les deux langues à l'époque (ainsi τουτουναρία: tutunărie, qui renvoie à tütün), et que je laisse de côté.

Comment interpréter cette présence massive de mots roumains dans un document signé de la main du patriarche? Sans écarter entièrement l'hypothèse que les parties de la lettre énumérant les privilèges de Cotroceni lui aient été dictées, il faut reconnaître que Dosithée n'a pas hésité à reproduire phonétiquement ces mots roumains. Il n'a pas été tenté d'helléniser le discours, et de produire un texte comparable à ceux que Jacques de Constantinople († 1700) a fait pour le monastère de Mărgineni<sup>76</sup>, Denis IV de Constantinople († 1696) pour Polovragi<sup>77</sup>, ou Chrysanthe de Jérusalem pour Cașin<sup>78</sup>. Dosithée a donc entendu ces mots roumains, les a vraisemblablement compris, et les a insérés dans une lettre officielle signée de sa main. Or il doit être souligné que le vocabulaire concerné relève du champ lexical de l'intendance des biens monastiques. À mon avis, Dosithée, qui ne perdait jamais une occasion de s'immiscer dans des affaires d'intendance, notamment en Palestine<sup>79</sup>, avait appris ces mots du quotidien. Sa connaissance du roumain n'était donc pas inexistante; toutefois, elle était principalement – et sans doute exclusivement – utilitaire.

## Conclusion

Au terme de cette rapide enquête, que dire du plurilinguisme de Dosithée?

La langue qu'il connaît le mieux et qu'il désigne comme «sa langue» est évidemment le grec – mais un grec mêlé, personnel, dans lequel les niveaux lettré et vernaculaire se confondent. Selon ses propres appellations, ce grec serait le *rho-maïque*, soit un parler propre à une communauté chrétienne héritière, du point de vue linguistique, de toutes les variétés historiques de la langue hellénique.

<sup>75</sup> Hurmuzaki 1915, 231-237. – Lettre écrite à Bucarest en avril 1680.

<sup>76</sup> Hurmuzaki 1915, 238-244. – Lettre écrite en mai 1681, sans mention de lieu.

<sup>77</sup> Hurmuzaki 1915, 290-293. – Lettre écrite à Bucarest en juin 1693.

<sup>78</sup> Hurmuzaki 1915, 362-364. – Lettre écrite à Jassy en octobre 1704.

<sup>79</sup> Kontouma 2020, 261, n. 15.

La seconde langue que Dosithée parle facilement est le turc ottoman, tout d'abord dans ses formes courantes, utiles aux affaires, mais aussi dans un jargon de chancellerie qu'il semble manier avec suffisamment d'aisance pour discuter directement avec certains hauts dignitaires, voire négocier avec eux. Bien entendu, il n'est pas toujours seul dans ces démarches: jusqu'en 1673, la présence à la Porte du Grand Interprète Panaghiotès Nikousios, homme éminemment lettré et polyglotte, l'a très certainement servi. Mais après la mort de ce personnage, il semble avoir agi de façon autonome, même si, par moments, Iôannakès Porphyriou (2<sup>e</sup> moitié du 17<sup>e</sup> s.) ou Alexandre Mavrocordatos (1641-1709) n'étaient pas loin<sup>80</sup>. Notons toutefois que si Dosithée lit le turc ottoman, rien ne prouve qu'il l'écrit: sans doute fait-il appel à un secrétaire pour sa correspondance avec l'administration impériale<sup>81</sup>.

Considérant l'arabe comme une langue de prestige de son patriarcat, une langue qui sert aussi ses revendications auprès du pouvoir ottoman, Dosithée fournit des efforts considérables pour lire, tant bien que mal, des documents anciens tirés de ses archives et éclairant l'histoire de son institution. Par ailleurs, il laisse sa hiérarchie signer en arabe des actes officiels<sup>82</sup>. Toutefois, il maîtrise mal cette langue et se fait aider par des membres bilingues de son clergé. À l'oral, il arrive sans doute à s'entretenir un tant soit peu avec les chrétiens arabophones de son entourage. Mais il est possible qu'il ait aussi besoin d'un interprète, ou qu'il utilise de préférence le turc ou le grec dans ses échanges courants lors de ses séjours en Palestine.

C'est des usages du quotidien, intendance des biens ecclésiastiques, langue mixte parlée aux cours princières de Bucarest et de Jassy, que Dosithée tire une connaissance très rudimentaire du roumain. Le fait qu'il ait signé, en 1687, la préface de la Bible roumaine, manifeste ses bonnes dispositions vis-à-vis de cette langue, du moins dans le contexte considéré, celui du règne de Șerban Cantacuzène. Malgré des choix politiques que Dosithée n'appréciait probablement pas, le prince comptait parmi les bienfaiteurs du Saint-Sépulcre, et sa générosité a dû suffire à pallier les hésitations que le patriarche pouvait avoir<sup>83</sup>.

<sup>80</sup> Sur l'activité des Grands Interprètes de la Porte, et plus précisément sur ces personnages, voir entre autres Sfyroeras 1965; Kourt 2010; Koutzakiotis 2014; Kontouma 2022, 245, n. 48.

<sup>81</sup> Au vu de la fréquence de ses rapports avec l'administration ottomane, il nous faut supposer qu'une documentation émanant de la chancellerie de Dosithée pourrait être retrouvée au sein des archives ottomanes. Toutefois, à ce jour, nous ne disposons pas d'indications à ce sujet. – À la question de savoir si Dosithée pouvait s'adresser en grec à la Porte, la réponse est donnée par l'intéressé lui-même, et elle est négative: cfr. ci-dessus, n. 35.

<sup>82</sup> Cfr. ci-dessus, n. 21.

<sup>83</sup> *Hist.* XII, 208: «Lorsqu'il y eut un changement de règne, en 1687 [...], alors même que nous nous trouvions en Valachie, le Prince de Hongrie-Valachie, Șerban Cantacuzène, aida beaucoup le Saint-Sépulcre par ses lettres au Vizir. Que Dieu lui donne sa juste rétribution dans la Jérusalem céleste!» (Ὅτε καὶ ὁ Βασιλεὺς ἠλλάχθη τῷ χιλιοστῷ ἑξακοσιοστῷ ὀγδοηκοστῷ ἔβδόμενῳ ἔτει [...] εὕρισκομένων δὲ ἡμῶν ἐν Βλαχίᾳ, πολλὰ διὰ γραμμάτων πρὸς τὸν Βεζύριον ἐβοήθησε τῷ ἁγίῳ τάφῳ Ὁ ἀθθέντης τῆς Οὐγγροβλαχίας Σερμπάνου ὁ Καντακουζηνός, ᾧ ὁ Κύριος ἀποδοίη τοὺς μισθοὺς ἐν τῇ ἁνω Ἱερουσαλήμ).

Sans le parler, Dosithée manifeste un intérêt certain pour le géorgien, qui est la langue d'une population non-ottomane historiquement implantée dans le périmètre de son patriarcat. Dans le Caucase, il a été en contact avec le géorgien, mais aussi avec l'arménien, et a appris quelques mots ou phrases de ces deux langues. Comme tout voyageur satisfait de son expérience, c'est avec enthousiasme qu'il rapporte des curiosités concernant le géorgien à ses lecteurs.

Enfin, il est évident que notre patriarche ne parle aucune langue occidentale, à commencer par le latin, ce qui suscite en lui beaucoup d'inconfort et de frustration. Dans la République des Lettres, il est donc un parent pauvre, ou tout du moins un cas atypique. Si toutefois il avait suivi un cursus classique, mêlant latin, grec de haut niveau et, pourquoi pas, hébreu, cet article n'aurait pas existé: comme la plupart des lettrés de son temps, Dosithée se serait cantonné à des échanges savants, et la vivacité, la spontanéité et la perméabilité de son langage – son oralité pour ainsi dire – nous auraient à jamais échappé.

### Sources

- Hist.* = Delèdèmos, Eirènaioi. 1983. *Δοσιθέου πατριάρχου Ἱεροσολύμων. Ἱστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων, διηρημένη ἐν δώδεκα βιβλίοις, ἄλλως καλουμένη Δωδεκάβιβλος Δοσιθέου.* Thessalonique: Règoroulos.
- Dosithée II de Jérusalem. 1715 [1722]. *Ἱστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων.* Bucarest: Chrysanthe de Jérusalem.
- Papadopoulos-Kerameus, Athanasios. 1891. “Δοσιθέου Νοταρᾶ, πατριάρχου Ἱεροσολύμων παραλειπόμενα ἐκ τῆς ἱστορίας *Περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων* (Cod. 11 S. Crucis).” *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας*, I. Saint-Petersbourg: Kirschbaum, 231-307.

### Bibliographie

- Abū Bakr, Fathī. 2006. *Abū Bakr al-Turṭūshī, Sirāḡ al-mulūk.* Éd. par M. Fathī Abū Bakr. Le Caire, 542-543 = notice n°1068, projet RELMIN, “Le statut légal des minorités religieuses dans l'espace euro-méditerranéen (V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)”, IRHT, Institut de Recherche et d'Histoire des Textes: Orléans, <http://www.cn-telma.fr/relmin/extrait1068/>
- Beveridge, William. 1672. *Josephii Aegyptii Prooemia & Paraphrasis arabica in Quatuor priorum generalium conciliorum Canones.* Dans *Synodikon sive Pandectae canonum*, éd. par Guilielmus Beveregius, vol. 1, 681-727. Oxford: Wells & Scott.
- Cândea, Virgil. 1969. “Les Bibles grecque et roumaine de 1687-1688 et les visées impériales de Șerban Cantacuzène.” *Balkan Studies* 10: 351-76.
- Caratașu, Mihai. 1991. “Pages de la correspondance échangée par Dosithée de Jérusalem avec les marchands de la ‘Compagnie grecque’ de Sibiu (Documents inédits).” Dans *Proceedings of the First International Congress on the Hellenic Diaspora, from Antiquity to Modern Times (Montreal-Athens, 1988)*, dir. John M. Fossey, vol. 2, 47-81. Amsterdam: Gieben.
- Chrissidis, Nikolaos, A. 2016. *An Academy at the Court of the Tsars. Greek Scholars and Jesuit Education in Early Modern Russia.* DeKalb, IL: Northern Illinois University Press.

- Cotovanu, Lidia. 2016. "Chasing Away the Greeks': The Prince-State and the Undesired Foreigners (Wallachia and Moldavia between the 16th and 18th Centuries)." Dans *Across the Danube: Southeastern Europeans and Their Travelling Identities (17th-19th C.)*, dir. Olga Katsiardi-Hering et Maria A. Stassinopoulou, 215-252. Leiden: Brill. [https://doi.org/10.1163/9789004335448\\_010](https://doi.org/10.1163/9789004335448_010)
- Csató, Éva. Á., Bernt Brendemoen, Lars Johanson, Claudia Römer, et Heidi Stein. 2016. "The Linguistic Landscape of Istanbul in the Seventeenth century." Dans *Spoken Ottoman in Mediator Texts*, dir. Éva Á. Csató, Astrid Menz et Fikret Turan, 1-34. Wiesbaden: Harrassowitz. <https://doi.org/10.2307/j.ctvc7714z.4>
- Dankoff, Robert. 2009. "The Languages of the World according to Evliya Çelebi." Dans Robert Dankoff, *From Mahmud Kaşgari to Evliya Çelebi: Studies in Middle Turkic and Ottoman Literatures*. 277-90. Piscataway, NJ: Gorgias Press. <https://doi.org/10.31826/9781463216931-020>
- Durã, Ioan, V. 1977. *Ὁ Δοσίθεος Ἱεροσολύμων καὶ ἡ προσφορά αὐτοῦ εἰς τὰς Ρουμανικὰς χῶρας καὶ τὴν Ἐκκλησίαν αὐτῶν*. Thèse de Doctorat. Athènes: Université nationale et capodistrienne
- Dursteler, Eric R. 2012. "Speaking in Tongues: Language and Communication in the Early Modern Mediterranean." *Past & Present*, CCXVII, 1: 47-77. <https://doi.org/10.1093/pastj/gts023>
- Gabriel, Frédéric. 2013. "Tradition orientale et *Vera Ecclesia* : une critique hiérosolymitaine de la primauté pontificale. Nektarios, de Jassy à Londres (v. 1671-1702)." Dans *Réduire le Schisme ? Ecclésiologies et politiques de l'Union entre Orient et Occident (XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, dir. Marie-Hélène Blanchet et Frédéric Gabriel, 197-236. Paris: ACHCByz.
- Ginsac, Ana-Maria, et Mădălina Ungureanu. 2018. "La lexicographie slavonneroumaine au XVII<sup>e</sup> siècle." *Zeitschrift für romanische Philologie* 134: 845-76. <https://doi.org/10.1515/zrp-2018-0055>
- Glykès, Nikolaos. 1687. "Τῶ ... Χριστιανικωτάτῳ Ἡγεμόνι κ. κ. Ἰωάννη Σερβάνῳ Καντακουζηνῶ..." Dans *Ἡ Θεία Γραφή, δηλαδὴ Παλαιὰς καὶ Νέας Διαθήκης Ἄπαντα. Divina Scriptura, nempè Veteris ac Novi Testamenti omnia*. Venise: Nikolaos Glykès.
- Grévin, Benoît. 2016. "Le plurilinguisme, objet d'histoire." *Hypothèses* 19, 333-50. <https://doi.org/10.3917/hyp.151.0333>
- Hitzel, Frédéric. 1997. *Istanbul et les langues orientales*. Paris: L'Harmattan.
- Hurmuzaki, Eudoxiu (de). 1915. *Documente Istoria Românilor, XIV. Documente Grecești, 1. 1320-1716*. Bucarest: SOCEC & Co.
- Janin, Raymond. 1913. "Les Géorgiens à Jérusalem." *Échos d'Orient* 16: 32-38, 211-19. <https://doi.org/10.3406/rebyz.1913.4053>
- Kontouma, Vassa, et Sébastien Garnier. 2016. "Synod of Jerusalem, 1672." Dans *Conciliorum œcumenicorum generaliumque decreta. Editio critica. IV/1. The Great Councils of the Orthodox Churches. Decisions and Synodika. From Constantinople 861 to Constantinople 1872*, dir. Giuseppe Alberigo et Alberto Melloni, 266-327. Turnhout: Brepols.
- Kontouma, Vassa. 2017. "Christianisme orthodoxe. Recherches sur Dosithée II de Jérusalem (1669-1707)." *Annuaire de l'École pratique des hautes études, Sciences religieuses* 124 [2015-16]: 207-18. <https://doi.org/10.4000/asr.1617>
- Kontouma, Vassa. 2019. "Christianisme orthodoxe, XV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles. Théologie des sacrements : sources nouvelles (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Recherches sur Dosithée II de Jérusalem (suite)." *Annuaire de l'École pratique des hautes études, Sciences religieuses* 126 [2017-18]: 239-56. <https://doi.org/10.4000/asr.2728>

- Kontouma, Vassa. 2020. "Vestiges de la bibliothèque de Dosithee II de Jérusalem au Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople." Dans *Bibliothèques grecques dans l'Empire ottoman*, dir. André Binggeli, Matthieu Cassin, Marina Detoraki et Anna Lampadaridi, 257-89. Turnhout: Brepols.
- Kontouma, Vassa. 2022. "The Archimandrite and the Astronomer. The Visit of Chrysanthos Notaras to Giovanni Domenico Cassini: a New Approach." Dans *Confessionalization And/As Knowledge Transfer in the Greek Orthodox Church*, dir. Kostas Sarris, Nikolas Pissis et Miltos Pechlivanos, 231-69. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Kontouma, Vassa. 2023. "Londres ou Paris ? Les affinités électives de Dosithee II de Jérusalem dans ses premiers projets éditoriaux." Dans *Livres et confessions chrétiennes orientales. Histoire connectée entre Empire ottoman, monde slave et Occident (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, dir. Aurélien Girard, Bernard Heyberger et Vassa Kontouma, 271-311. Paris: EPHE; Turnhout: Brepols.
- Kournoutos, Geōrgios, P. 1953. "Η Δωδεκάβιβλος τοῦ Δοσιθέου εἰς τὴν τυπογραφίαν τοῦ Βουκουρεστίου", *Θεολογία* 24: 250-273.
- Kourt, Yakup. 2010. *Οἱ Φαναριώτες δραγουμάνοι καὶ ηγεμόνες στὴν νηρεσία τοῦ Ὀθωμανικοῦ κράτους: ἡ περίπτωσις τῆς οἰκογένειας Μαυροκορδάτου*. Thèse de Doctorat. Athènes: Université Panteios.
- Koutzakiotis, Georges. 2014. *Attendre la fin du monde au XVII<sup>e</sup> siècle. Le Messie juif et le Grand Drogman*. Traduit du grec par Danielle Morichon. Paris: Éditions de l'Association Pierre Belon.
- Lampadaridi, Anna. 2020. "La bibliothèque du Métochion du Saint-Sépulcre à travers ses inventaires anciens." Dans *Bibliothèques grecques dans l'Empire ottoman*, dir. André Binggeli, Matthieu Cassin, Marina Detoraki et Anna Lampadaridi, 291-309. Turnhout: Brepols.
- Leezenberg, Michiel. 2013. "The Oriental Origins of Orientalism: The Case of Dimitrie Cantemir." Dans *The Making of the Humanities, II: From Early Modern to Modern Disciplines*, dir. Rens Bod, Jaap Maat et Thijs Weststeijn, 243-64. Amsterdam: Amsterdam University Press. <https://doi.org/10.1515/9789048517336-013>
- Lindstedt, Jouko. 2016. "Multilingualism in the Central Balkans in late Ottoman times." Dans *In Search of the Center and Periphery: Linguistic Attitudes, Minorities, and Landscapes in the Central Balkans*, dir. Maxim Makartsev et Max Wahlström, 51-67. Helsinki: University of Helsinki (Slavica Helsingiensia 49). <http://hdl.handle.net/10138/168268>
- Lüdi, Georges. 1990. "Diglossie et polyglossie." Dans *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, dir. Günter Holtus, Michael Metzeltin et Christian Schmitt, V.1, 307-34. Tübingen: Max Niemeyer.
- Luther, Martin. 1533. *Summarien über die Psalmen, und Ursachen des Dolmetschens*, Wittemberg: Sagittarius, Johann Christfried.
- Mackridge, Peter. 2009. *Language and National Identity in Greece, 1766-1976*. Oxford: Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199214426.001.0001>
- Manousakas, Manousos, I. 1947. "Η Έπιτομή τῆς ἱεροκοσμικῆς Ἱστορίας τοῦ Νεκταρίου Ἱεροσολύμων καὶ αἱ πηγαὶ αὐτῆς." *Κρητικά Χρονικά* 1: 291-332.
- Mouton, Jean-Michel, et Andrei Popescu-Belis. 2005. "La fondation du monastère Sainte Catherine du Sinaï selon deux documents de sa bibliothèque: codex Arabe 692 et rouleau Arabe 955." *Collectanea Christiana Orientalia* 2: 141-205. <https://www.jstor.org/stable/4057623>
- Papadopoulos-Kerameus, Athanasios. 1897. *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη ἤτοι Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ ἀγιοτάτου ἀποστολικοῦ τε καὶ καθολικοῦ ὀρθοδόξου*

- πατριαρχικοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων, III. Saint-Petersbourg : Kirschbaum.
- Pavlenko, Aneta. 2023. "Multilingualism and Historical Amnesia: An Introduction." Dans *Multilingualism and History*, dir. Aneta Pavlenko, 1-49. Cambridge: Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781009236287.001>
- Petrova, Yulia. 2024. "The Prefaces of the Christian Arabic Books Printed in Wallachia and Syria in the Early 18th Century." Dans *Arabic-Type Book Printed in Wallachia, Istanbul and Beyond. Arabic-Type Books Printed in Wallachia, Istanbul, and Beyond. First Volume of Collected Works of the TYPARABIC Project*, dir. Radu-Andrei Dipratu et Samuel Noble, 267-90. Berlin-Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783111060392-012>
- Popescu, Oana-Mădălina. 2010. "Din însemnările lui Dositheï Notara despre călătoria sa și a patriarhului Paisie al Ierusalimului în jurul Mării Negre." *Studii și Materiale de Istorie Medie* 28: 231-46.
- Sarrès, Kōstas. 2005. "Ο Χρῦσανθος Νοταράς καὶ ἡ ἐκδοσις τῆς 'Δωδεκάβιβλου' τοῦ Δοσίθεου Ἱεροσολύμων: μιὰ περίπτωσις ἀναληθοῦς χρονολογίας ἐκδοσις (1715 / c. 1722)." *Μνήμων* 27: 27-53.
- Sarrès, Kōstas. 2010. *Ἱερὴ Historia. Οἱ ἀποκλίνουσες διαδρομὲς ἐνὸς εἶδους μεταξὺ Δύσης καὶ Ανατολῆς: ἀπὸ τῆς Δωδεκάβιβλου τοῦ Δοσίθεου Ἱεροσολύμων στὴν Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία τοῦ Μελέτιου Ἀθηνῶν*, Thèse de Doctorat. Thessalonique: Université Aristote de Thessalonique.
- Scaglione, Francesco, et Roberto Sottile. 2019. "La lingua franca del Mediterraneo ieri e oggi. Assetto storico-sociolinguistico, influenze italo-romanze, 'nuovi usi'." Dans *Lo spazio comunicativo dell'Italia e delle varietà italiane*, dir. Roland Bauer et Thomas Krefeld, München: KIT (Korpus im Text 7). <https://www.kit.gwi.uni-muenchen.de/?p=37294&v=3>
- Sfyroeras, Vasilis. 1965. *Οἱ Δραγουμάνοι τοῦ στόλου. Ὁ θεσμὸς καὶ οἱ φορεῖς*. Athènes.
- Strauss, Johann. 1995. "Diglossie dans le domaine ottoman. Évolution et péripéties d'une situation linguistique." *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 75-76 (*Oral et écrit dans le monde turco-ottoman*): 221-255. <https://doi.org/10.3406/remmm.1995.2625>
- Todt, Klaus-Peter. 2002. "Dositheos II. von Jerusalem." Dans *La Théologie byzantine et sa tradition*, éd. par Giuseppe Conticello et Vassa Conticello, II, (*XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*), 659-720. Turnhout: Brepols.